

point de vue

## Qui sont ceux qui «se vautrent dans le sexe» ?

C'est une affaire extraordinaire. Elle restera sans doute connue sous la forme de trois lettres – DSK – qui désignent l'un des hommes, hier encore parmi les plus puissants de la planète (directeur du Fonds monétaire international) et qui, demain était donné favori pour être élu président de la République française. Il faisait «rire ou gronder les foules» post-rimbaldiennes (celles des pays aux prises avec des difficultés économiques).



Paul Cézanne (1839–1906)

Il est aujourd'hui poursuivi – qui pourrait l'ignorer ? – par la justice américaine, accusé de viol par une femme de chambre travaillant dans un hôtel new-yorkais où il séjournait.

La femme accuse; l'homme nie. Situation d'une triste banalité. Or voici que le banal n'a plus cours. La personnalité de l'«accusé-personnage» et de dimension bien spécifique que la société américaine accorde à ce crime bouleversent. Mille et un scénarios sont possibles et beaucoup a déjà été écrit sur cette affaire filmée et diffusée en direct dans le monde entier. On a également entendu de bien étranges commentaires émanant d'intellectuels français qui ne voyaient là qu'un puissant «trousser une soubrette» ou d'hommes politiques soulignant, au vu de la sévérité des conditions de l'incarcération, qu'il n'y avait ici, au fond, «pas mort d'homme». Décidément l'inconscient parle et reparle devant les micros tendus devant les lèvres des

locuteurs. D'autres, mandarinaux, n'ont pas craint de déclarer qu'il était de notoriété publique que l'accusé «se vautrait dans le sexe» et que «cela se savait depuis longtemps». Et des proches des puissants d'affirmer: «on savait qu'il avait une vulnérabilité». «On» ?

Des affaires le concernant, tenues pour plus ou moins confidentielles, gagnent en publicité, des témoignages émergent et voici que l'on passe insensiblement et publiquement (dans l'opinion publique) de l'image du «libertin» à celle du «prédateur», de Dom Juan à Barbe Bleue, de Gilles de Rais à la Pucelle; et ainsi de fil en aiguille (dans un formidable paradoxe) du rôle de coupable à celui de victime. Il n'est bien évidemment pas question dans ces colonnes – comment le pourrait-on ? – de porter un diagnostic. Il s'agit, très simplement, de résumer quelques éléments – signes, diagnostic, traitements – de cette entité bien mal connue qu'est l'addiction – l'assuétude – au sexe. Avec cette première certitude: si rien n'est jamais véritablement simple dans le domaine des dépendances (qu'elles concernent l'alcool, le tabac, les substances psychoactives illicites, internet ou le jeu), les choses sont plus complexes encore pour ce qui est de l'addiction à la sexualité.

On sait à quel point, dans ce domaine, l'éventail des comportements «plus ou moins anormaux». On connaît aussi la difficulté à situer ici la notion de normalité. Les comportements? Ils vont de la multiplication (parfois spectaculaire) du nombre de partenaires consentant(e)s jusqu'à différents actes pratiqués sous la contrainte; des actes pouvant, de ce fait, être qualifiés d'agressions sexuelles, voire de viols. Au-delà des apparences et quelles que soient les conséquences de leurs actes, il faut avant toute chose considérer les personnes «dépendantes sexuelles» comme des personnes qui souffrent; du moins est-ce le point de vue des spécialistes de l'addiction.

Qui sont-elles? On peut ici se reporter à un travail mené par le Pr Florence Thibaut (Service de psychiatrie, CHU de Rouen), chercheuse à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale. Selon elle, cette pathologie affecterait entre 3% et 6% de la population (sexuellement active) et concernerait des hommes dans 80% des cas. Elle se caractérise par une «fréquence excessive, non contrôlée et croissante, du comportement sexuel qui persiste en dépit des conséquences né-

gatives possibles», étant bien entendu que les pratiques sexuelles sont, du moins en général, «conventionnelles». Nous ne sommes donc pas là dans le champ des paraphilies, ces «déviances» ou «perversions» comme l'exhibitionnisme, le fétichisme ou le voyeurisme. Pour évoquer l'addiction, il faut qu'il y ait fréquence et non plus plaisir mais bien souffrance.

S'intéresser à la bibliographie sur ce sujet, c'est découvrir que le domaine de la dépendance sexuelle est à la fois vaste et mouvant, objet de querelles de chapelles. Selon les spécialistes, il englobe ou non, l'«hypersexualité», les «comportements sexuels compulsifs» ou les «troubles du contrôle des impulsions sexuelles». «Pour ma part, j'aurais plutôt tendance à situer l'hypersexualité à la lisière du monde des addictions, associant une forme de dépendance comportementale, de troubles de l'humeur et de dépendance affective», explique le Dr William Lowenstein, directeur de la clinique spécialisée Montevideo située à Boulogne-Billancourt, près de Paris.

D'autres vont jusqu'à intégrer à cette entité des éléments aussi hétérogènes que la masturbation compulsive, la dépendance à des

drogues illicites ou à des accessoires spécifiques, le sexe anonyme, payant ou intrusif (abus de position sociale...). Peut aussi s'y ajouter la dépendance à des formes anonymes du désir sexuel qu'il s'agisse de pornographie, de sexualité par téléphone ou de «cybersexe» (qui concernerait entre 6% à 9% des hommes internautes qui y consacraient plus de onze heures hebdomadaires).

En toute hypothèse, une chose est certaine: il existe de nombreux points communs avec les autres formes d'addiction.

C'est l'impossibilité, quoiqu'il puisse en coûter, de résister à ses pulsions sexuelles, c'est l'escalade dans la «sévérité» des activités sexuelles. C'est encore l'accroissement du temps consacré aux «préoccupations» de nature sexuelle, mais aussi et surtout les échecs répétés des tentatives d'autocontrôle et la persistance des comportements en dépit des risques (infectieux, judiciaires) et des conséquences (divorce, perte d'emploi); le tout possiblement associé à un syndrome de sevrage (dépression, anxiété, tentatives de suicide, sentiment de culpabilité). Les spécialistes observent aussi fréquemment une association avec d'autres addictions (alcool ou psychotropes, travail, etc.).

Porter le diagnostic d'addiction au sexe? Cela impose bien évidemment de disposer de nombreux éléments sur le comportement de la personne. La question s'était posée au moment de l'affaire du célèbre golfeur Tiger Woods. On s'était alors demandé si l'homme présentait, ou non, sur les greens ou ailleurs, au moins deux des cinq caractéristiques suivantes que réclame (selon certains manuels psychiatriques) un tel diagnostic:

---

**... En toute hypothèse: il existe de nombreux points communs avec les autres formes d'addiction ...**

1. la drague compulsive avec partenaires multiples (maîtrise de l'anxiété et de l'estime de soi);
2. la fixation amoureuse compulsive sur un(e) ou des partenaires inaccessibles (objet d'amour hyper-idéalisé);
3. les rapports amoureux compulsifs multiples (recherche d'une intensité des sentiments dans une nouvelle aventure);
4. les rapports sexuels compulsifs insatisfaisants;
5. l'auto-érotisme compulsif avec mastur-

bations à la fois répétées (de cinq à quinze par jour) et frénétiques (entraînant parfois fatigue et blessures).

Certains estiment que cette forme bien particulière de dépendance est, sur le fond, la cousine d'une autre affection également très handicapante: les troubles obsessionnels compulsifs (TOC), l'obsession se focalisant ici sur la recherche d'un partenaire sexuel, d'un lieu approprié pour engager des relations sexuelles, etc. Reste, dans tous les cas, l'essentiel après la découverte publique de l'existence d'un passage à l'acte compulsif, réalisé avec violence et sous la contrainte: la prévention des actes – contre lui-même cette fois – que celui qui souffre serait susceptible de commettre.

**Jean-Yves Nau**  
jeanyves.nau@gmail.com

---

Le texte ci-dessus a, pour partie, été publié sur le site d'information Slate.fr